

PARIS MATCH

SÉGOLÈNE ROYAL

L'AMOUR AU PROGRAMME

Politique, vie privée, télévision, elle dévoile ses ambitions

RENCONTRE

EXCLUSIF

LES SECRETS DU CLAN BIRKIN

ROMAN, LE PETIT-FILS DE JANE, SE CONFIE

ISRAËL-GAZA

AU BORD DE LA GUERRE TOTALE

REPORTAGES



Dominique Bernard.

FACE AU TERRORISME ISLAMISTE L'HOMMAGE AU PROFESSEUR COURAGE D'ARRAS

Après l'attaque de Bruxelles, la contagion et la peur

À Paris,
le 23 septembre.

www.parismatch.com

IM 02533 - 3885 - F - 3,50 €



N° 3885 DU 19 AU 25 OCTOBRE 2023. FRANCE MÉTROPOLITAINE : 3,50 € / AND : 3,90 € / BEL : 3,70 € / CAN : 9,95 \$ CAN / CH : 6 CHF / D : 5,60 € / DOM : 4,90 € / ESP : 4,60 € / GR : 5,50 € / IAL : 4,60 € / LUX : 3,70 € / MAR : 4,70 MAD / NC A : 1050 XPF / NC S : 460 XPF / PORT CONT : 4,60 € / TUN : 8 TND. PHOTO DR

Dix ans après la mort de sa mère, Kate Barry,
Roman de Kermadec se raconte pour la première fois

LES CONFIDENCES DU PETIT-FILS DE JANE BIRKIN

Visage méconnu d'une galaxie, il est le gardien d'un temple : l'œuvre de Kate Barry, la photographe des stars qui avait fait ses gammes avec ses proches. Sa mort brutale, en 2013, a fracassé le clan. Trois mois après la disparition de Jane Birkin, Roman de Kermadec, machiniste au cinéma, revient sur son histoire au cœur d'une famille hors norme. Un nouvel éclairage sur la mélancolie d'une mère dont il veut faire perdurer la mémoire. Une rétrospective débutera le 15 décembre à Quai de la photo, à Paris, alors qu'un livre aux éditions de La Martinière, « My Own Space », réunit déjà les plus belles images de l'artiste britannique ultra-sensible jusque sur la pellicule.

PHOTO JULIEN FAURE / ENTRETIEN BENJAMIN LOCOGE



Devant l'église Saint-Roch,
lors des obsèques de Jane Birkin,
le 24 juillet (de g. à dr.):
Marlowe, le fils de Lou Doillon,
Charlotte Gainsbourg entourée de
ses deux enfants, Ben et Alice Attal,
Lou Doillon et Roman de Kermadec.



À l'hôtel Maison Souquet,
à Paris, le 3 octobre.



Avec sa grand-mère,
à New York, le 29 janvier 2016.

« Pour moi, la mort de ma mère n'est pas accidentelle. Mais la photo a été une échappatoire à son mal-être »

Interview Benjamin Locoge

Paris Match. D'où est née votre envie d'exposer le travail de votre mère ?

Roman de Kermadec. J'aime profondément son travail. À son décès il y a dix ans, j'ai hérité de toute son œuvre. Il m'a paru évident d'en prendre soin et de continuer à la faire vivre. C'est ma façon de lui rendre hommage. Ses tirages et ses archives ont d'abord été stockés dans la cave de ma grand-mère à Paris et dans sa maison de Bretagne. C'était un peu le bordel... Mais je suis toujours resté très proche de Renate Gallois Montbrun et de Guillaume Fabiani qui travaillaient avec elle et continuent de m'aider. Ensemble, nous avons organisé plusieurs expositions. Dernièrement, il y a eu "My Own Space" au musée Nicéphore-Niépce, auquel j'ai d'ailleurs fait don d'une partie de ses images.

Votre mère s'est mise à la photo sur le tard. Vous souvenez-vous de ces débuts derrière l'objectif ?

J'habitais chez elle quand elle a commencé, elle faisait énormément de Pola. Je me rappelle l'avoir accompagnée chez son retoucheur qui travaillait encore à la peinture. J'étais fasciné. Elle s'est lancée en photographiant d'abord sa mère, ses sœurs. Elle sollicitait souvent mon avis après un shooting, c'était des moments agréables. Elle aimait mon regard, j'aimais bien le lui donner. Ça me touchait qu'elle me le demande.

Comment expliquez-vous cette passion tardive ?

Pendant des années elle a consacré toute son énergie à la création d'Apte, son centre pour aider les personnes toxico-dépendantes. Ce qui ne lui laissait pas le temps pour autre chose. Au fond, elle a toujours eu à cœur de soutenir les autres. C'était sa façon de se réparer de sa toxicomanie, de se réparer tout court. C'est quelque chose que je n'ai compris que très récemment, étant moi-même un ancien addict. Le programme Minnesota l'a aidée à devenir clean, elle a voulu l'implanter en France. Et elle s'est battue pour ça d'une façon extraordinaire. Elle a voulu redonner ce qu'elle avait reçu.

Elle était tombée très jeune dans la drogue ?

Peu de temps après ma naissance. C'est mon grand-père, John Barry, qui a financé pour elle et pour Pascal, mon père, une première cure en Angleterre. J'ai des photos de

moi bébé dans ses bras à Londres, où elle se soignait. J'étais gardé soit par une nounou soit par Gabrielle [Crawford], la meilleure amie de ma grand-mère. C'est elle, aujourd'hui encore, qui m'apprend des choses sur ma petite enfance.

Était-ce compliqué pour Kate, fille d'artistes, élevée en partie par Serge Gainsbourg, de trouver sa place dans le monde artistique ?

Dans son travail, il existe une série intitulée "Mauvaises herbes" que j'adore, parce que je crois qu'elle-même se sentait un peu une mauvaise herbe. Vis-à-vis de son père, notamment. En fait, ma mère avait été élevée par un autre homme, Serge, puis Charlotte est arrivée. Peut-être qu'elle ne s'est pas sentie complètement à sa place. Attention, je sais qu'elle aimait très, très, très, très, très fort Serge. Mais, quand à l'école, on lui parlait de sa mère qui posait nue, de son beau-père qui n'était autre que Gainsbourg... Je sais que ça a parfois été difficile pour elle. Qui plus est, le quotidien de ma grand-mère et de Serge était hors du commun, ils menaient une vie peu classique, ils sortaient en boîte tous les soirs, rentraient pour le petit déjeuner. Peut-être que tout cela l'a déstabilisée au moment où elle a tenté de construire sa propre identité. Ça a dû participer à son besoin de s'échapper. Plus jeune, elle avait un désir artistique. Elle a fait une école de stylisme. Elle a même créé une collection de vêtements, peut-être s'est-elle sentie trop petite à côté de sa famille. La photo était un domaine que personne n'avait pris... Jamais elle n'aurait essayé d'être actrice ou chanteuse. D'autant qu'elle était très pudique.

Quels étaient ses rapports avec John Barry ?

Elle l'a retrouvé à l'adolescence et entre eux ça a été un coup de foudre. Je crois qu'elle était sa fille préférée, ils ont noué un lien très fort, elle allait le voir dès qu'elle le pouvait à Londres ou à New York. Moi, j'ai des souvenirs d'étés dans sa maison aux États-Unis, c'était un homme très drôle, profondément anglais. Entre elle et lui, il y a eu l'envie de rattraper le temps perdu, c'était très intense.

Jane Birkin a souvent raconté qu'elle avait fui le domicile conjugal avec Kate, bébé, parce qu'il la trompait.

[Il rit.] Combien de fois j'ai entendu cette histoire... Mon grand-père a eu une vie cachée, c'est vrai qu'il était "un homme à

femmes". Si ma grand-mère l'a quitté, c'est parce qu'il avait une liaison. À ce moment-là, elle avait à peine 20 ans. Et il n'avait pas été très cool avec elle. Elle a eu énormément de courage de prendre sa fille, seule, et de venir s'installer en France.

Jane parlait de Kate avec des éclairs dans les yeux. Que diriez-vous de leur relation ?

Elle était très paradoxale. Il y avait une fusion, j'en suis sûr. Mais aussi beaucoup de pudeur, une vraie difficulté à parler de certaines choses. Notamment de celles qui ont pu blesser ma mère. Mais n'avons-nous pas tous quelque chose à reprocher à nos parents ?

Et vous, quel lien aviez-vous avec Jane ?

Nous étions très très proches. D'abord, je suis son premier petit-fils. Quand je suis né, elle n'avait que 40 ans. Dès que ma mère me refourguait à ma grand-mère, c'était le bonheur, elle était une femme pleine de vie et d'énergie. J'étais avec Lou, qui était petite, elle aussi, et qui était comme une grande sœur pour moi. C'était génial. Tous mes meilleurs souvenirs d'enfance sont liés à ma grand-mère. Elle nous emmenait Lou et moi dans ses tournées, au théâtre, c'était super excitant. Dès qu'elle pouvait me prendre avec elle, elle le faisait. On a fait des voyages merveilleux, notamment en Afrique...

Elle le faisait pour aider Kate ? Parce qu'elle culpabilisait de la toxicomanie de sa fille ?

Non, notre lien n'était en aucun cas lié à une quelconque culpabilité. Elle a aidé sa fille, qui avait ses propres problèmes, comme elle a pu, en allégeant **[SUITE PAGE 102]**



Jane Birkin avec sa fille Lou, 11 ans, et son petit-fils Roman, 6 ans, lors d'une fête de Halloween aux Bains Douches à Paris, en 1993.

son quotidien, en me gardant très souvent. Ma mère s'est retrouvée seule vers 20 ans avec un enfant en bas âge puisque mon père est décédé en 1992. Donc, forcément, la vie ne devait pas être super joyeuse pour elle, elle devait même être très dure. Elle a appris ensuite à vivre sans drogue, sans béquille. Même si elle avait encore sa mère, son père, ses sœurs ; la famille proche veut parfois vous aider mais ne sait pas comment faire. Pour un parent, j'imagine que c'est très compliqué de voir son enfant sombrer et être impuissant. Donc forcément on culpabilise... C'est à ce moment-là que les groupes d'entraide, tels que Narcotiques anonymes, ont été d'un soutien sans bornes pour ma mère. Là-bas, elle s'est sentie comprise et aidée. Grâce à quoi elle a réussi à vivre clean, à m'élever, à créer un centre de désintoxication, puis à se consacrer à sa carrière de photographe.

Comment êtes-vous vous-même tombé malade ?

Ce n'est pas une maladie qui s'attrape comme un virus. Il y a un terreau, et en ce qui me concerne, mon enfance compliquée, l'absence de père, une famille d'artistes qui vit sous les projecteurs, tout ça a fait de

moi un bon candidat à la consommation excessive d'alcool, de drogue et ce qui va avec. Au début, ça me semblait rock'n'roll, cool. Et je pensais trouver ma liberté. J'ai vite vu que c'était une prison. À 18 ans, 19 ans, j'ai demandé du soutien à ma mère, justement. Elle m'a envoyé au Canada pour une première cure. À l'époque, je n'ai rien compris. J'y suis allé pour la coke et je me suis mis à boire dans l'avion du retour. Je n'étais pas prêt pour l'abstinence complète. Mes idoles étaient les Doors, Nirvana, des stars du rock décédées à 27 ans... Leur côté poètes maudits me parlait. Vingt ans plus tard, je sais que ce qui est vraiment rock, c'est d'être clean, de vivre toutes les émotions sans filtre et sans artifice.

À l'époque, votre mère a-t-elle eu les bons mots ?

Elle ne m'a jamais vraiment parlé de ça, elle ne m'a jamais dit qu'elle faisait partie des Narcotiques anonymes. Elle m'a envoyé dans ce centre au Canada. Sans me juger. Elle avait intégré que ce ne serait pas elle qui m'aiderait, elle était trop impliquée, elle m'a montré la direction à prendre pour m'en sortir. Est-ce que c'est une chance de ne pas avoir fait d'études à cause de ça ? D'avoir

fait beaucoup de conneries très jeune ? Je ne crois pas.

Dans quel état d'esprit était votre mère en 2013 ?

Je crois qu'elle avait envie de commencer à réaliser des films. Enfin, c'est ce que j'ai pu comprendre en discutant avec Jean Rolin [ancien compagnon de Kate]. Je n'étais pas forcément au courant. J'avais quitté son domicile à 17 ans pour m'installer dans la chambre de bonne de ma grand-mère, rue Jacob. Elle et moi, quand on se voyait à cette période, c'était surtout pour passer de bons moments.

Est-ce qu'il vous est arrivé de penser qu'il fallait réparer votre relation avec votre mère ?

Il n'y a jamais rien eu à réparer. Il y avait entre nous un amour inconditionnel, évident, sans besoin de dire les choses. Après, oui, j'ai pris conscience progressivement de son mal de vivre, de sa mélancolie. La photo était une échappatoire, car en regardant l'autre, en observant la vie, on évite de se regarder soi-même.

Mais sa mort reste accidentelle ?

Pour moi, non. Elle était dépressive, sous antidépresseurs. Elle a recommencé à picoler un peu, de temps en temps. Je

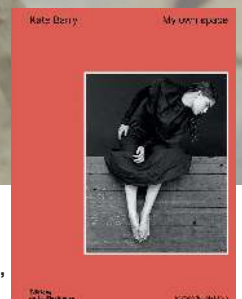
Dans l'objectif de Kate, deux muses nommées Charlotte (à g.) et Lou.



La photographe (à g.) met en scène ses modèles, sa mère et sa sœur Lou, en 2007.



Kate Barry à Rungis, en 2009, alors qu'elle photographie les travailleurs du marché. Le 15 décembre prochain, la Bibliothèque nationale de France lui rendra hommage sur le site François-Mitterrand.



« Kate Barry. My Own Space », éd. de La Martinière, 256 pages, 34,90 euros.

« Au décès de ma mère, tout le monde à cette période a essayé de sauver sa peau. Je conçois que Charlotte ait eu besoin de fuir »



Les adieux à sa mère à l'église Saint-Roch, à Paris, le 19 décembre 2013. Autour de Roman de Kermadec, de g. à dr. : Oury, le dernier compagnon de Kate Barry, Lou Doillon et son fils Marlowe, Jane Birkin, Charlotte Gainsbourg et sa fille Alice.

voyais bien qu'elle ne gérait pas le truc. Je me souviens d'un vernissage où elle avait tellement les pétoches qu'elle a bu quelques verres. Quand les invités sont arrivés, elle a fondu en larmes, alors que son expo avait un succès fou. C'est comme si elle n'acceptait pas ce succès. Comme s'il était difficile de gérer émotionnellement d'être enfin reconnue, d'accepter que les gens aiment son travail pour les bonnes raisons. Pour qui elle était. Parce que là, on s'en foutait qu'elle soit la fille de John Barry et de Jane Birkin.

Son décès serait lié au fait d'être enfin reconnue ?

Elle a vécu toute sa vie dans un certain mal-être, je peux donc comprendre qu'elle n'a pas su gérer. Elle se sentait comme le vilain petit canard avant de devenir une photographe accomplie et une super mère. Mais je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé dans sa tête le 11 décembre 2013. Elle se séparait d'Oury, son compagnon, avec qui elle avait "refondé" une famille, lui qui était père de cinq enfants. Moi, j'étais content d'avoir des demi-frères, des demi-sœurs, je la trouvais épanouie... Le jour du drame, elle devait dîner avec eux tous. A-t-elle été prise d'un coup de sang ? D'un coup de folie ? On ne saura jamais. Je peux concevoir que, parfois, quand il y a quelque chose de si profond, on veut que ça s'arrête et on passe à l'acte sans réfléchir...

Comment avez-vous vécu la période qui a suivi ?

Je suis allé vivre chez ma grand-mère et j'ai sombré. Je me suis assommé d'alcool, c'était tellement violent de voir mon univers s'effondrer, d'être orphelin à 25 ans, sans comprendre vraiment pourquoi. J'étais en colère contre elle, contre le monde entier

et, en même temps, si triste. Et c'est ce que je ressens encore aujourd'hui vis-à-vis de sa mort.

Avec Jane, vous avez noyé votre chagrin dans une solitude commune ?

On s'est entraînés, mais on ne se console jamais vraiment. Parfois, quand le vase était trop plein, il fallait qu'on l'évoque, elle ou moi, qu'on se raconte nos bons souvenirs. J'ai trouvé ma grand-mère très forte dans cette épreuve, malgré sa maladie. Elle a été un pilier, elle est devenue comme une deuxième mère. C'est elle qui m'a accompagné quand je n'allais pas bien, qui m'a aidé à traverser les moments les plus difficiles. Et quand j'ai commencé à me relever, j'ai senti qu'elle était très soulagée. Elle avait eu très peur de me perdre moi aussi.

Comment vous êtes-vous relevé ?

En me disant que je n'allais pas faire la même erreur que ma mère. Ce qui est assez joli, c'est que je suis allé me rétablir dans le centre qu'elle a créé, La Maison de Kate, à Bucy. J'ai commencé à m'en sortir petit à petit. C'était comme si de là où elle était, elle m'aidait. J'ai compris que, malgré tout, il y a des choses de la vie qui méritent d'être vécues.

Charlotte a choisi à cette époque de s'installer à New York. Votre grand-mère semblait avoir mal vécu ce départ précipité.

Charlotte a fait comme nous tous, c'est-à-dire comme elle a pu. Je conçois qu'elle ait eu besoin de fuir. D'ailleurs, je suis très admiratif de toute l'énergie qu'elle a mise dans l'ouverture de la maison de Gainsbourg. Elle livre quand même au public un pan de son histoire intime. C'est fou que l'ouverture ait lieu seulement deux mois après la mort de

ma grand-mère. Et ce livre de ma mère qui est sorti au même moment. C'est intense.

On peut parler de votre père ?

Oui, bien sûr. Je suis allé sur ses traces en Guadeloupe à l'adolescence, la première fois avec ma mère et mon beau-père, Philippe Chatiliez. J'avais besoin de comprendre qui il était. J'ai rencontré mes oncles, mes tantes, mes grands-parents paternels, décédés aujourd'hui. J'ai même pensé m'installer un temps là-bas, mais ma mère s'y est opposée, la Guadeloupe était un peu trop chill à son goût... [Il rit.] Elle avait raison, je me serais encore plus perdu là-bas.

C'est un devoir moral de vous raconter comme vous le faites aujourd'hui ?

Je suis heureux de continuer à faire vivre ma mère à travers son travail. J'espère que c'est ce qu'elle aurait aimé. Je fais en sorte qu'elle ne tombe pas dans l'oubli. Dans ses images, elle captait l'extrême sensibilité des gens. Cette sensibilité parfois difficile à accepter, qui peut s'approcher du mal de vivre. L'art permet de toucher à ces petites choses-là.

Que voyez-vous d'elle dans ses photos ?

J'ai toujours été marqué par leur froideur. Il y a un truc un peu métallique, lié au choix de ses gris, que je retrouvais aussi dans sa personnalité. Elle pouvait être très chaleureuse et très dure en même temps, comme si elle ne voulait pas entrer en contact avec son for intérieur. Comme s'il fallait qu'elle mette le "trop fort" à distance en permanence. Elle arrivait à transformer les écorchures en quelque chose de beau. Et à faire éclore en beauté une mauvaise herbe entre deux dalles de bétons. ■

Interview Benjamin Locoge